

Philippe Desportes Ou le Tibulle français

Hervé Dumez

Qui le connaît encore ? Quelques rares lecteurs de Chateaubriand peut-être qui auraient remarqué ces deux vers faisant une apparition dans sa *Vie de Rancé* :

*Beaux nœuds crêpés et blonds nonchalamment épars,
Mon cœur plus que mon bras est par vous enchaîné¹.*

Ils évoquent Renée de Rieux, dite la belle de Chateauneuf, la plus jolie jeune femme de la cour, une blonde aux yeux bleus aimée d'Henri III, encore alors duc d'Anjou. Desportes eut en effet l'esprit de dédier à Charles IX qui se prenait pour un preux d'autrefois son *Roland* et son *Rodomont*, alors qu'il adressait à Henri d'Anjou, dont il fut le compagnon et qui devint roi de Pologne puis de France, des chants d'amour que ce dernier pouvait envoyer à ses maîtresses. Un sage, quelques siècles plus tard, note un peu désabusé :

*On pardonne à un Poète à qui sa foiblesse arrache
quelques pièces de ce genre ; mais travailler pour le
compte du premier grand Seigneur qui s'adresse à vous,
& devenir le confident de tous les Galans d'une Cour
corrompue, je ne sais trop quel nom donner à un pareil
emploi.*

Ce talent opportun lui valut cependant des revenus qu'aucun poète n'aurait pu espérer. Il devint chanoine de la Sainte Chapelle, abbé de Tiron, abbé de Bonport où il mourut, de Josaphat, des Vaux de Cernay, et d'Aurillac, cumulant les revenus de toutes ces abbayes sans avoir reçu les ordres et composant surtout des poèmes profanes. D'une femme qui tenait sa maison il eut d'ailleurs un enfant qui porta le même prénom que lui. Il avait à Paris une maison sur l'île de la Cité, une autre à Vanves disposant d'un jardin célèbre avec une jolie fontaine surmontée d'une statue de Minerve, et l'une des plus belles bibliothèques de l'époque. En rendant l'âme, il aurait eu ces mots : « *J'ai trente mille livres de rente, et je meurs...* »



Philippe Desportes

1. Qui, étrangement, sont tirés de deux sonnets distincts des *Amours de Diane*, livre II, le premier vers du n° 61, le second du n° 41, et que Chateaubriand a rapprochés comme en un distique.

Il traduisit pourtant aussi les psaumes directement de l'hébreu et composa quelques pièces religieuses, souvent de grande beauté :

*Je n'y pense jamais (et j'y pense à toute heure)
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Après vous, chers esprits, me retient tant ici.
J'étais premier entré dans ce val misérable :
Il me semble, ô Seigneur ! qu'il était raisonnable
Que, le premier de tous, j'en délogeasse aussi.
(Euvres chrestiennes, Plainte)*

Lorsque mourut Henri III et pour notre malheur, il brûla ses Mémoires qui comportaient sans doute des passages compromettants. De son temps, il éclipsa Ronsard et son aura gagna même l'étranger puisque Thomas Lodge lui vola un poème pour sa *Rosalynde*. Ses contemporains ne pouvaient voir un soir tomber sans prononcer les mots « *Ô nuit ! jalouse Nuit* », qui étaient passés dans le langage courant de l'époque :

2. Dont Corneille
pourrait s'être
souvenu : « N'ai-je
donc tant vécu que
pour cette infamie ».

*Ô Nuit ! jalouse Nuit, contre moi conjurée,
Qui renflames le ciel de nouvelle clarté,
T'ai-je donc aujourd'hui tant de fois désirée²
Pour être si contraire à ma félicité ?
(Diverses amours, Contre une nuit trop claire)*

Adolescent, il aurait été placé chez un procureur dont la jeune femme succomba au charme du petit poète. Rentrant un jour au logis, il trouva sur la porte un sac avec un petit écriteau : « *Dès que Philippe rentrera, il n'aura qu'à prendre ses hardes et s'en aller.* » Il le fallut bien. Un évêque en fit son secrétaire et l'emmena en Italie. Il en revint coqueluche de la cour et Tallemant des Réaux dit qu'il tomba amoureux de la reine Margot. Peut-être son sonnet sur Icare qui se brûla les ailes en voulant s'élever à l'excès évoque-t-il cet amour trop haut placé. Desportes est en tous cas l'un des rares poètes de l'époque à n'avoir pas composé de chant pour le mariage de la reine. Nommé secrétaire ordinaire de la chambre du roi, il organisa la fuite du roi de Pologne lorsqu'il revint se faire couronner en France à la mort de son frère pour devenir Henri III. À la fin de sa vie, Henri IV continuait de le consulter et voulait en faire le précepteur du futur Louis XIII lorsqu'il mourut, le jeudi 5 octobre 1606.

Un anonyme avait publié une plaquette à Lyon intitulée joliment *Le rencontre des Muses de France et d'Italie* mais relevant avec fiel tous les emprunts de Desportes aux poètes italiens. À ces accusations, il renvoya cette réponse pleine d'humour : « *J'ai pris aux Italiens plus encore qu'on ne croit ; si j'avais été consulté, j'aurais fourni là-dessus de bons mémoires.* » Depuis, les érudits s'en sont donné à cœur joie : il aurait pillé Bembo, Pétrarque, Pamphilo Sasso, Tebaldeo, Ruscelli, Angelo di Constanzo, sans compter les Espagnols Montemayor et Sannazar. Avec zèle, les rats de bibliothèque comptèrent que sur les 631 poèmes qu'il a composés, près d'un tiers auraient été inspirés par les Italiens. On l'a accusé d'avoir aussi pillé Ronsard, sans voir que ce dernier avait lui-même copié les maîtres de la Péninsule.

Voici l'original de Pétrarque :

Solo, e pensoso i più deserti campi

la version de Ronsard :

Seulet dedans les bois pensif je me promène

et Desportes maintenant :

*À pas lents et tardifs tout seul je me promène
(Les amours d'Hippolyte, 45)*

Je laisse le lecteur juge de son choix. Personnellement, j'ai fait le mien. Toute sa vie, d'édition en édition, Desportes corrigea la musique de ses vers. On ne sait s'il composa parlant de ses amours ou de celles des autres, ce qui expliquerait sa fortune. Certains pensent, mais sans élément probant, que l'égérie des *Amours de Diane* serait Diane de Cossé-Brissac. D'autres, qu'elle ne serait qu'un nom pour les amours multiples des seigneurs de la cour. Fut-il, à la suite de Ronsard, amoureux d'Hélène de Surgères ? Si elle avait beaucoup d'esprit, quoiqu'en ait dit le grand Ronsard, elle n'était pas d'une grande beauté. Lorsque reparurent les *Sonnets à Hélène*, elle demanda au cardinal du Perron d'écrire une lettre préface précisant que l'amour de Ronsard pour elle n'avait été que platonique. Le mufle lui donna alors ce conseil : « *Eh ! Mademoiselle, faites graver votre portrait, cela suffira à votre apologie.* » Selon certains, elle aurait été l'Hippolyte de Desportes. Mais le poème à Icare qui ouvre le livre évoque peut-être plutôt, on l'a vu, la reine Marguerite de Valois. Dans une édition tardive, un poème attribué à Ronsard fut joint aux *Amours de Cléonice*, qui mentionne Héliette de Vivonne de la Chataigneraye comme étant Cléonice. On ne sait d'où vient ce poème, s'il est vraiment de Ronsard et pourquoi cette mention de la belle Héliette. Desportes dédia en tout cas à Hélène, à Héliette, à Jeanne des sonnets et rédigea leurs épitaphes.

En réalité, on ne connaît pas grand-chose de la vie du poète abbé. Son œuvre elle-même est peu autobiographique et toutes les suppositions sont donc permises, aucun fait connu ne permettant ni de les étayer, ni de les infirmer. Il est probable qu'il mêla des poèmes écrits pour lui à ceux qu'il composa pour d'autres, sans compter tous ceux qu'il imita de l'italien. Il a d'ailleurs, en sa dix-septième élégie du livre I, défini son étrange art d'aimer et d'écrire qui fait que personne ne saura de qui il a été amoureux :

*Qui veut donc recéler son amoureuse flamme,
Il faut qu'en adorant sa déesse en son âme,
Il feigne aimer ailleurs, et le feigne si bien,
Que le peuple s'abuse et n'y connaisse rien ;
Non le peuple sans plus, mais la dame empruntée
Doit être tellement par sa feinte enchantée,
Par ses brûlants soupirs, par ses mots déguisés,
Et par ses yeux trompeurs de larmes arrosés,
Qu'elle afferme en son cœur qu'il ne se saurait faire,
Qu'une Venus nouvelle à soi le peut attirer.*

*Celui qui sagement ainsi se peut former,
Déguisant sa pensée est seul digne d'aimer.
Las ! je mérite donc d'aimer toute ma vie !
Car je sais décevoir la malice et l'envie*



Nymphe, Jean Goujon, Fontaine des Innocents, Paris

*Par fausses passions, je sais bien soupiner,
Je sais de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour fléchir la rigueur d'une feinte maîtresse ;
Je sais faire le triste, accusant sa rudesse,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tout lavés,
Et montrer que ses mots dans mon cœur sont gravés ;
Bref, je puis à bon droit me donner cette gloire,
Que, quand j'ai feint d'aimer, je l'ai pu faire accroire.*

*Car si le plus souvent je feins ne vous voir pas,
Si, craignant vous trouver, je tourne ailleurs mes pas,
Si je n'ose en mourant vous conter mon martyre,
Si près d'une autre dame éperdu je soupire,
Si je dis que je meurs, blessé de sa beauté,
Si le peuple me juge ardemment agité,
Et croit que cette amour toute autre amour efface,
Hélas ! vous savez bien qu'il faut que je le fasse,
Encore que ce me soit un extrême tourment,
Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.*
(*Élégies, Livre I, 18*)

Crépet le traite assez joliment de Figaro clérical. J'apprécie moins « abbé plagiaire », « orfèvre des colifichets », « brodeur d'arabesques puériles ». Ronsard, qui s'y connaissait quand même un peu mieux en la matière que le cher Crépet, le voyait comme son rival même s'ils étaient amis. « *Pas de personnalité, pas de hardiesse, peu d'imagination, et rien dans le cœur de la flamme qui fait les vrais poètes* », l'assassine Davaud. Il est difficile de comprendre pourquoi un tel acharnement, même si tout n'est pas d'égale valeur (tout poète est inégal, malheureusement, et Ronsard ne l'est-il pas lui aussi ?) et alors que Desportes n'ennuie jamais avec la mythologie, comme tant de ses contemporains le font. On trouve dans les *Amours d'Hippolyte* ces quatrains d'une chanson pleins de charme :

*Ainsi qu'au clair d'une chandelle
Le gai papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'ébattant :*

*Ainsi le désir qui m'affole,
Trompé d'un rayon gracieux,
Fait hélas ! qu'aveugle je vole
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.*
(*Les amours d'Hippolyte, Chanson*)

Et dans une autre celui-ci :

*Pour vous, sans plus, je fus né,
Mon cœur n'en peut aimer d'autre :
Las ! si je ne suis plus vôtre,
A qui m'avez-vous donné ?*
(*Les amours de Diane, Livre II, chanson*)

Ou dans *Diverses amours* :

*Je me suis efforcé cent fois de vous déplaire,
J'ai fait mille desseins de ne plus vous aimer,
Mais sans trop de rigueur on ne m'en peut blâmer,
Être sage en aimant, Dieu ne le sauroit faire.*
(*Diverses amours, Pour le premier jour de l'an*)

Mais surtout, se peut-il écrire en français de plus beaux vers que ceux-ci :

*C'était un jour d'été de rayons éclairci,
J'en ai toujours au cœur la souvenance empreinte,
(Diverses amours, sonnet 10)*

*Pourquoi, maudit Amour, l'as-tu voulu graver
Si belle en mon esprit, pour soudain m'en priver ?
D'avoir vu sa beauté tout mon mal est venu.
(Diverses amours, Complainte pour Monsieur
le Duc d'Anjou, élu roi de Pologne, lorsqu'il partit de
France, 1573)*

*Apporte, ô douce Nuit ! un sommeil à ma vie.
(Les Amours de Cléonice, sonnet 75)*

*Au paradis de tes lèvres décloses,
Je vais cueillant de mille et mille roses
Le miel délicieux.
(Bergeries, baiser)*

*Mon amour de chaleur, mon espoir de feuillage.
(Diverses amours, sonnet 11)*

*Je regrette en pleurant les jours mal employés
(Œuvres chrestiennes, sonnet spirituel 18)*

*Et, voulant vous conter ma peine,
Je ne sais parler que des yeux.
(Les Amours d'Hippolyte, Chanson)*

*Et tant de brèves nuits si doucement passées.
(Diverses amours, Complainte)*

*Et rien ne dure ferme en ma vague pensée,
Que l'éternel regret de vous avoir laissée.
(Élégies, Livre I, 14)*

*Je vole aventureux aux soleils de vos yeux.
(Les amours d'Hippolyte, 41)*

*Chacun peut vous aimer, mais non pas comme moi ;
Chacun n'a pas mes yeux, bien qu'il vous trouve belle.
(Les Amours de Cléonice, Stances)*

*Sur un mont de pensers, l'espérance planter.
(Les amours d'Hippolyte, 44)*

*Viendra jamais le jour qui doit finir ma peine ?³
(Les amours d'Hippolyte, 36)*

*Tu fus mon seul penser, mon âme et ma mémoire.
(Amours de Cléonice, 15)*

On pourrait multiplier les exemples de merveilles, sans compter celle-ci, dans l'ode finale des *Amours de Cléonice* :

Arrière, espoir conçu de vent !

Dans un sonnet que l'on pourrait intituler « Chambres séparées en enfer », imité d'un poème d'Angelo di Costanzo (*"Poi che voi et io varcate*

3. Que Malherbe, n'en voyant pas la beauté, a rayé de son exemplaire des œuvres de Desportes tant il en déplorait la construction grammaticale.

havremo l'onde”), il imagine qu’il retrouve son aimée dans ce sombre séjour, lui condamné pour l’avoir trop adorée, elle pour avoir repoussé froidement son amour, se disant que ce lieu pourrait n’être pas si loin du paradis s’il lui était donné d’être encore près d’elle, mais avec toutefois un doute d’humour léger au dernier vers :

*Quand nous aurons passé l’infernale rivière,
Vous et moi pour nos maux damnés aux plus bas lieux,
Moi pour avoir sans cesse idolâtré vos yeux
Vous pour être à grand tort de mon cœur la meurtrière.*

*Si je puis toujours voir votre belle lumière,
Les éternelles nuits, les regrets furieux
N’étonneront mon âme, et l’Enfer odieux
N’aura point de douleur qui me puisse être fière.*

*Vous pourrez bien aussi vos tourments modérer,
Avec le doux plaisir de me voir endurer,
Si lors vous vous plaisez encor en mes traverses.*

*Mais puisque nous avons failli diversement,
Vous par inimitié, moi par trop vous aimant,
J’ai peur qu’on nous sépare en deux chambres diverses.
(Les amours de Diane, Livre II, 48)*

Avant qu’il ne se retrouvât, espérons-le pour lui, plutôt dans l’édén, il fut enterré dans le chœur de Notre-Dame de Bonport, mais son cénotaphe disparut à la Révolution. Chartres, sa ville natale, lui a concédé une petite rue et Cernay-la-Ville une allée. C’est peu de chose pour celui qui fut le poète le plus célèbre d’une époque qui en compta beaucoup, et de très grands, et qui est aujourd’hui iniquement méconnu ■

Références

- Crépet Eugène (1861) *Les poètes français. Tome premier. Première période : du XI^e au XVI^e siècle. Préface de M. Sainte Beuve*, Paris, Gide, 5 rue Bonaparte.
- Dreux du Radier Jean-François (1757) “Anecdotes Historiques & Littéraires Sur Philippes Desportes, abbé de Tiron, & Ses ouvrages, Pr M. Dreux du Radier, Avocat.” in *Le conservateur, ou collection de morceaux rares et d’ouvrages anciens, élagués, traduits et refaits en tout ou en partie*, septembre 1757, à Paris, Chez M. Lambert, Libraire, rue et à côté de la Comédie Française, au Parnasse, pp. 130-168.
- Desportes Philippe (1858) *Œuvres, avec une introduction et des notes de Alfred Michiels*, Paris, Adolphe Delahays.
- Desportes Philippe (1989) *Contre une nuit trop claire*, Paris, La Différence.
- Lavaud Jacques (1936) *Un poète de cour au temps des derniers Valois, Philippe Desportes (1546-1606)*, Paris, Droz.

*** Pour aller plus loin ***

Une émission de Paris Inter (1960), « Poètes oubliés, amis inconnus » :

- <https://www.youtube.com/watch?v=1ONf-F9o2-w>